Опубликовано на Швейцария: новости на русском языке (https://nashagazeta.ch)

Alexander Arkhangelsky : « La mémoire nationale ne coïncide pas totalement avec la mémoire d'État »

10.01.2024.



L'ancien professeur à la Haute école d’économie de Moscou, ancien présentateur de télévision mais toujours journaliste et écrivain, a vu son film documentaire *La famine* – qui raconte l'histoire de la grande famine du début des années 1920 dans la région de la Volga, en Bachkirie, au Kazakhstan, en Sibérie occidentale et en Ukraine – projeté à l'Université de Genève en décembre dernier. J’ai profité de sa présence à Genève pour lui poser quelques questions.

Alexander, votre film, tourné en 2022 avec le journaliste Maxim Kurnikov et la réalisatrice Tatiana Sorokina, a d'abord reçu un certificat de distribution en

Russie, mais le ministère de la culture l'a ensuite révoqué et le film a été interdit. Vous a-t-on donné des explications ?

En Russie, il existe un certificat de distribution qui permet aux films d'être projetés dans les salles de cinéma. S'il est révoqué, cela ne signifie pas que le film ne peut pas être projeté dans d'autres espaces publics ; il peut être projeté dans des musées, des établissements d'enseignement, mais pas sur grand écran. Il s'agit donc plus d'une restriction que d'une interdiction. Ce qui est également très désagréable, mais pas mortel.

Le certificat de distribution a duré exactement 24 heures : entre la première projection publique et la révocation. Pendant ces 24 heures, de « nombreux spectateurs » ont réussi à se plaindre auprès du ministère de la Culture. Depuis, beaucoup d'eau a coulé. Si, maintenant, même Alexandre Sokurov ne reçoit pas de certificat de distribution, pourquoi devrions-nous nous offusquer ? En outre, en révoquant ce certificat, le ministère de la Culture nous a fait une énorme publicité : le film a déjà été vu par deux millions quatre cent mille personnes ; nous n'aurions jamais eu une telle diffusion sans un « don généreux » du ministère.

Mais tout de même, comment expliquer le retrait du film ?

La première explication était « pour des informations dont la diffusion est interdite en Russie ».

De quoi s'agit-il ?

Après que des journalistes aient posé une telle question, une autre formulation a été donnée : « en raison de nombreuses plaintes de spectateurs ».

La bande est précédée d'un avertissement : « Le film contient des images choquantes ». S'agit-il d'une loi ou d'une initiative des auteurs ?

Il ne s'agit pas d'une exigence russe, mais d'une exigence européenne, suivie par la chaîne YouTube « Present Time.doc », où le film est accessible au public.

Par pure coïncidence, j'ai récemment assisté à la projection d'un autre film – portant le même avertissement ; un film consacré aux atrocités commises par le Hamas en Israël le 7 octobre 2023. La projection était privée, sur invitation, mais le tumulte a éclaté au grand jour : des politiciens de gauche voulaient que le film soit interdit. C'est incroyable : une partie de la population réagit de la même manière en Russie et en Suisse ; les gens s'obstinent à ne pas vouloir connaître la vérité. Comment expliquez-vous cela ?

Ce sont des choses un peu différentes. En Russie, dans le cas particulier de notre film, les gens voulaient connaître la vérité, sinon le film n'aurait pas été vu par près de 2,5 millions de personnes et nous n'aurions pas reçu des dizaines de milliers de lettres, chacune d'entre elles racontant une histoire de famille. Par ailleurs, l'État russe ne soutient pas cette démarche, l'État ne veut pas dire la vérité. La mémoire nationale ne coïncide donc pas totalement avec la mémoire d'État.

En ce qui concerne la réaction de la gauche politique au visionnage dont vous parlez, le sentiment antisémite et anti-israélien n'est pas nouveau. Avant le 7 octobre et après la victoire sur le Hamas, je veux bien ergoter sur les erreurs d'Israël. Mais pas maintenant. De même, il est évident que Benjamin Netanyahou devra rendre des comptes en temps voulu.

Mais pas maintenant. Pour l'instant, il faut récupérer les otages et détruire le Hamas, l'ennemi commun d'Israël et de la Palestine. Tout le monde a déjà oublié comment ils ont détruit leurs opposants au début des années 2000 pour prendre le pouvoir. Leur terreur est incontrôlée, c'est la terreur pour la terreur.

Le thème de la famine des années 1920 n'intéresse pas seulement vous et vos collègues. Il est au centre du roman de Gouzel Yakhina, Convoi pour Samarkande. Je sais que Gouzel a regardé votre film, mais avez-vous lu son livre et pourquoi, selon vous, ce thème est-il toujours d'actualité ?

Nous avons appris que Gouzel terminait son roman lorsque nous avons commencé à collecter des fonds pour le film. Je ne sais pas pourquoi les mêmes thèmes sont dans l'air, c'est comme ça que l'histoire fonctionne : vous n'avez pas à les inventer, vous devez les attraper. Le livre est très bon, et lorsqu'il a été critiqué, je n'ai pas compris pourquoi. Oui, Gouzel a délibérément déplacé l'action en 1923, date à laquelle un tel convoi ne pouvait plus exister. Délibérément – pour créer un espace qui permette l'expérimentation littéraire. Elle voulait qu'un livre sur un sujet très complexe soit lu par le plus grand nombre de personnes, et elle a agi selon les lois de la littérature de masse : en contournant certains thèmes, en affaiblissant la cruauté. Les plaintes contre elle étaient pour moi incompréhensibles, mais en Bachkirie et au Tatarstan on a commencé à régler des comptes.

La raison pour laquelle votre film a été interdit en Russie est assez claire : l'image de l'Occident en général et des États-Unis en premier lieu en tant que « pas un ennemi » ne cadre pas du tout avec le discours de propagande actuel. Croyez-vous que ceux que l'on appelle communément les « Russes ordinaires » pensent vraiment que l'Occident est un ennemi pour eux ?

Ceux qui s'intéressent à l'histoire ne sont plus vraiment des « Russes ordinaires ». Et si l'on parle des téléspectateurs réguliers de Channel One, alors oui, ils le pensent. Leur incompréhension mutuelle avec les Occidentaux, chez qui il existe également un ensemble de stéréotypes, est évidente. Malheureusement, les conversations et les explications ne suffiront pas à résoudre ce problème. Il y a de la rancœur de la part des Russes - pour l'incompréhension. Pour le fait que leur douleur n'a pas été entendue. Mais c'est en partie la faute de nos libéraux qui, dans les années 1990, ne savaient pas comment parler à un grand nombre de personnes. J'aime aussi le livre de Gouzel Yakhina parce qu'elle essaie de dire certaines choses que nous ne disons pas dans le film, en s'adressant au grand public. Nous avons travaillé pour un public plus restreint, en laissant de côté les complexes impériaux.

La continuité des méthodes des gouvernements soviéto-russes est surprenante. Lorsqu'on a besoin de l'aide de l'Occident, on fait appel à des gens respectés « là-bas » – essentiellement des membres de l'intelligentsia, c'est-à-dire de la « cinquième colonne ». Lorsque le besoin n'est plus, ils sont éliminés. C'est ce qui s'est passé avec le Comité non étatique d'aide à la famine, que vous décrivez dans le film, et plus tard avec le Comité antifasciste et Solomon Mikhoels. Aujourd'hui encore, les autorités utilisent l'intelligentsia ; ou plutôt la partie de l'intelligentsia qui se laisse utiliser. Que diriez-vous de la relation actuelle entre les autorités russes et l'intelligentsia créative, aussi vague que soit cette notion ?

Je ne comprends pas très bien comment l'intelligentsia peut être utilisée aujourd'hui. À

moins de recruter des acteurs connus comme des proxys. Les intellectuels d'aujourd'hui sont soit non autoritaires, soit oppositionnels, soit tacitement loyaux, mais peu d'entre eux « piétinent » activement pour le pouvoir. Si l'on prend l'exemple de Zakhar Prilepin, on ne sait toujours pas qui utilise le plus qui : le pouvoir est à lui ou il est le pouvoir. En même temps, une personne prête à risquer sa vie est toujours plus forte que ceux qui se contentent de tirer les ficelles. Je pense que les autorités devraient avoir peur de la rébellion de Prilepin.

Mais parlons des bonnes choses. L'Allemagne d'après-guerre était repentante, mais elle avait aussi besoin de se féliciter de quelque chose. De quoi donc ? En philosophie, il y avait Heidegger, en musique, il y avait Wagner. Mais en littérature, il s'est avéré qu'aucun grand écrivain allemand n'a coopéré avec les autorités, même à l'intérieur du pays : les écrivains se sont tus, sont partis ou se sont suicidés. Mais ils n'ont pas soutenu les autorités.

De quoi l'intelligentsia russe peut-elle se féliciter aujourd'hui ? Du fait que pas un seul écrivain vraiment talentueux – à l'exception de Prilepin – ne s'est rangé du côté des autorités. Certains sont silencieux, mais ils ne s'engagent pas ouvertement, pour ainsi dire.

Il y a ce qu'on appelle les poètes Z, mais leurs noms ne vous diront rien. Ce sont des gens secondaires qui ont eu leur chance aujourd'hui, et demain tout le monde les oubliera, y compris ceux qui les utilisent présentement.

Malheureusement, plus une partie de l'intelligentsia est dépendante des conditions extérieures, plus il est facile de l'exploiter. Exemple : les théâtres, la position de l'Union des travailleurs du théâtre est connue, les cinéastes obéissent également. En même temps, il y a un théâtre.doc, qui se réunit instantanément et fait une représentation, sans essayer – bien sûr – de gagner de l'argent avec. Et le cinéma d'aujourd'hui peut être tourné sur un téléphone ; il existe de tels exemples.

Le film fait intervenir, entre autres experts, la journaliste suisse Marit Fosse. Pouvez-vous me dire quelques mots d'elle ?

J'ai appris à la connaître grâce à un très bon livre qu'elle a écrit sur Nansen et qui a été publié en russe par la maison d'édition *Paulsen*. Dans le film, elle donne l'interview en norvégien, bien qu'elle vive en Suisse et qu'elle aurait pu le faire en français. Mais il était important pour nous de faire entendre plusieurs langues : le russe, le bachkir, le tatar, le français, le norvégien et l'anglais.

Il est surprenant d'entendre le calme avec lequel les paysans russes ont traité la mort d'enfants, y compris les leurs : la foule a réagi avec curiosité et indifférence à la mort d'un garçon de 12 ans sous les roues d'un train, peut-on voir dans le film. Le gouvernement russe est également indifférent à la mort des soldats en Ukraine. Comment expliquer cette dévalorisation de la vie humaine dans notre pays ?

Divisons votre question en plusieurs parties. La paysannerie considérait la vie humaine de manière pragmatique, en se disant que si un adulte survit, il y a des chances qu'un enfant survive, mais pas l'inverse. L'adulte peut avoir de nouveaux enfants. Telle est la culture, telle est l'expérience de la survie.

Quant au comportement du gouvernement russe aujourd'hui, il s'appuie sur le fait que la vie est dévalorisée aux yeux de nombreux Russes.

Exactement ! Alors pourquoi est-elle dévaluée ?

Il est probable que vous n'ayez pas voyagé dans la Russie « profonde » depuis longtemps, alors que je l'ai fait récemment. Je vous assure que ni vous ni moi ne voudrions vivre comme cela. Imaginez que vous viviez dans une petite ville où le viol est la norme et où les bagarres sont monnaie courante. La plupart des habitants sont passés par la prison ou la détention provisoire. Les maris boivent et battent les femmes qui les détestent. L'indifférence est un moyen de survie, une réaction de défense. Si vous ne tenez pas à votre vie, pourquoi tiendriez-vous à celle d'autrui ?

Quant à la dévalorisation de la vie dans le cadre de ce que Poutine a lui-même appelé la guerre, il s'agit des nombreux bénéficiaires, et je ne parle pas seulement des producteurs d'armes. Les gens reçoivent des sommes dont ils n'avaient jamais rêvé: 5 millions par mort, 200 000 par mois pour le salaire d'un combattant. Je ne justifie pas, vous l'aurez compris ; j'explique. Or les autorités s'appuient sur ces sentiments archaïques et font tout pour qu'ils ne disparaissent jamais.

Changeons de sujet. En 1988, vous avez soutenu votre thèse, dont le sujet était Les genres lyriques dans la poésie d'Alexandre Pouchkine. Le pauvre Pouchkine ne connaît pas de répit : la propagande russe s'appuie sur lui, en revendiquant par exemple ses droits sur Kherson ; et en Occident, même des connaisseurs et des amateurs de culture russe aussi éminents que Georges Nivat citent activement depuis près de deux ans son poème « Aux calomniateurs de la Russie » comme un exemple d'ambitions impériales. Pouchkine a disparu du monde depuis longtemps, il ne peut pas répondre. Vous voulez bien prendre sa défense ?

Je ne dirai pas du bien du poème « Aux calomniateurs de la Russie » : il y a des choses brillantes qu'il vaudrait mieux ne pas avoir. Autre exemple : le poème de Brodsky « Sur l'indépendance de l'Ukraine ». Un poème brillant, mais il aurait mieux valu qu'il écrive autre chose.

J'ai récemment donné une conférence sur « Aux calomniateurs de la Russie » et sur la « Vieille chanson pour un nouvel air » de Vladimir Joukovski datant de 1831. Vyazemsky a eu raison de qualifier la composition de Joukovski d'« ode au manteau ».

En tant que lecteur, je regrette que ces textes de Pouchkine et de Brodsky existent, car ils sont brillants et touchent les gens. Personne ne reproche à Joukovski son ode parce qu'elle est sans talent.

On peut expliquer longtemps et fastidieusement que les poèmes de Pouchkine ne sont pas anti-polonais, mais anti-français, que le Parlement français envisageait de déclarer la guerre à la Russie, que la France, qui venait de perdre la guerre de 1812, avait le même droit de parler de la Russie que l'Allemagne des juifs. Mais, sur le fond, c'est clair : ces poèmes sont puissants, désagréables ; dans le champ symbolique de la culture russe ils sont « étiquetés ». Mais ces poèmes ne sont pas à blâmer pour ce que fait le gouvernement russe ; il n'y a pas de lien entre ces phénomènes. Je ne pense pas que Poutine lise « Aux calomniateurs de la Russie » avant de se coucher et qu'il s'en inspire.

Quant à la démolition des monuments de Pouchkine, si cela peut sauver la vie d'une personne et l'aider à survivre, j'y suis favorable. Mais je pense qu'il n'y a pas de lien entre les deux non plus. Il est clair qu'en Ukraine, on démolit les monuments de Pouchkine

comme des personnifications de la guerre, et Pouchkine s'en moque.

Pourquoi ne quittez-vous pas la Russie ?

Tout d'abord, je ne le veux pas. Deuxièmement, pour une multitude de raisons qu'il m'est difficile d'énumérer par ordre de priorité. Ma femme et moi sommes rentrés de France le 26 février 2022. Il y avait des enfants à la maison. Et puis, mon public est là, et les gens ont besoin de quelqu'un pour leur parler comme si la vie continuait, car elle continue quand même. Et il faut vivre. Je pense souvent aux paroles d'Arseny Roginsky, le fondateur de Memorial, qui disait : « Ne les laissez pas vous tuer ». Mais je ne suis pas un héros. Si je dois choisir entre la vie, la liberté et le départ, je choisirai le départ. Mais tant qu'ils me laisseront vivre et travailler là-bas, je resterai en Russie et je chérirai cette opportunité.

Lorsque vous avez quitté votre poste de professeur à la Haute école d'économie de Moscou en avril dernier « par accord des parties », vous avez dit que vous passeriez un certain temps à « flotter librement », puis que vous finiriez d'écrire deux livres et réaliserez un film documentaire en collaboration avec la réalisatrice Tatiana Sorokina. Avez-vous réussi à faire tout ce que vous aviez prévu et quels sont vos projets pour l'avenir ?

Nous avons réalisé le film, qui s'appelle *La Patrie,* et nous allons bientôt commencer à collecter de l'argent pour le montage, la correction des couleurs et la voix off. Le film est centré sur Giovanni Guaita, un prêtre italien. Originaire de Sardaigne, il étudie le russe à Lausanne, puis à Genève, avec Georges Nivat. Il vend des fleurs pour gagner de l'argent. Au milieu des années 1980, il rencontre le père Alexandre Men, quitte tout et part en Russie, où il devient hiéromoine russe. Il est également devenu un grand spécialiste de l'Arménie, qu'il considérait comme une passerelle entre l'Occident et l'Orient et où il a vécu pendant un certain temps. Dans le film, lui et moi traversons l'Arménie au moment où cent mille personnes de l'Artsakh sont déplacées, nous atteignons presque la frontière entre l'Arménie et l'Azerbaïdjan, nous communiquons avec les réfugiés... La métaphore qui traverse le film est celle de l'inondation. Nous sommes à l'époque du déluge. Nous ne savons pas s'il y aura un nouvel Ararat, s'il y aura une colombe de la paix. Nous vivons dans un état d'espoir et de désespoir. Ma position est en contradiction avec celle du héros du film : je crois qu'il n'y a pas de patrie avec une majuscule, et lui ne le pense pas. Ce n'est pas que je nie l'idée même de patrie, mais celle qui était, avec une majuscule, n'existera plus. Ce sera avec une petite lettre – l'endroit où vous êtes né ; où vous avez passé votre enfance. Je n'ai pas encore décidé où enregistrer mon film – en Russie ou en Arménie –, mais le fait que les comités de sélection des festivals refusent même de regarder des films russes existe. Il y a un boycott. Pas dans la mesure où il est présenté en Russie, mais il existe.

Pour ce qui est des livres, c'est plus difficile – même si je vais produire de gros efforts pour, d'ici le printemps, terminer un livre sur Pouchkine intitulé *Bref, Pouchkine* ; je dois m'appliquer pour le faire. De plus, je travaille à l'École supérieure des sciences sociales de Moscou.

La « flottement libre » a donc été de courte durée...

Bon, j'ai flotté pendant un moment, il est donc temps de me remettre au travail.

NB : Le film *La famine* est accessible ici, en v.o. russe.

Source URL:
http://www.rusaccent.ch/blogpost/alexander-arkhangelsky-la-memoire-nationale-ne-coincide-pas-totalement-avec-la-memoire